

الثقافة والتنمية

د . مستور حماد
أستاذ علم الاجتماع المساعد
ورئيس قسم علم الاجتماع
جامعة عمر المختار / البيضاء- ليبيا

ملخص:

لا يمكن أن تكون هناك تنمية حقيقية دون ثقافة، ومهما كانت التغيرات المستوردة فإنها لا تؤدي بنا إلى تنمية حقيقية. الثقافة والتنمية مفهومان لا يمكن فصلهما عن بعضهما البعض بسهولة. فغالباً ما يتم البحث عن السبب وراء فشل أو نجاح التنمية، الأمر الذي أصبح من المهم البحث في تحليل العلاقة بينهما وخاصة في البلدان النامية أو بلدان الجنوب بتعبير أوسع، هذه البلدان التي أصبح من سمات ثقافتها التخلف والأزمات والفساد ومآزق الديمقراطية وغير ذلك. بالإضافة إلى أن الكثير من الدراسات في هذه البلدان لا تلقي بالاً للمتغير الثقافي في دراسة عوامل التخلف.

فورقتنا هذه تلقي الضوء على المتغير الثقافي وأهميته في دراسة عملية التنمية، وعرض لمجموعة من آراء بعض المفكرين التنمويين في أوروبا وأفريقيا والوطن العربي، وتبرز أيضاً دور نظرية الموقع والانتماء الرمزي لحسن زوال في هذا الجانب، حيث يرى "زوال" بأن التنمية لا بد وأن تنطلق من أرضية كل مجتمع وثقافته، ويرى بأن الموقع هو الوعاء المادي والمعنوي لأي تنمية في أي مجتمع، لذلك فالتنمية الحقيقية هي التي تنبع من موقعها في المجتمع الموجودة فيه.

Résumé: Culture et développement sont deux notions difficilement dissociables l'une de l'autre. En effet, la culture est souvent invoquée comme cause déterminante de l'échec ou du succès du développement. Cette corrélation est même devenue

incontournable dans certaines analyses sur les pays en voie de développement qui la déclinent sur le mode négatif puisqu'elles attribuent à la culture de ces mêmes pays les maux dont ils souffrent : sous-développement, crises, impasses de la démocratie, corruption, etc. D'ailleurs, et surtout dans les pays du Sud, la variable culturelle n'a pas toujours été prise en compte dans les études qui se concentrent sur le développement et ses retombées.

Zaoual dans sa perspective affirme que l'ensemble de cette entité culturelle renforce l'identité transmise de génération en génération. Cette identité donne un *pattern* qui se distingue de la notion de *site*. Cette caractérisation présente une similitude rencontrée avec d'autres groupes, soit proches soit éloignés. Selon lui, cette unicité met en place les sites, des plus petits aux plus grands et finalement l'ensemble de l'humanité : la cause en est la mise en place des caractérisations de chaque milieu social. Comme l'affirme l'auteur, l'humanité est une et diverse.

La culture et le développement

 **Dr. REHIM Mastour Hammad**
Maître de conférences et chef de département de
sociologie Université Omar Al-Moukhtar
Al-Beida- Libye

Introduction

«Il ne peut y avoir de développement véritable sans culture. On peut avoir des changements sans culture : changements imposés, changements importés, changements subis. Mais le développement imposé n'existe pas ».¹

Culture et développement sont deux notions difficilement dissociables l'une de l'autre. En effet, la culture est souvent invoquée comme cause déterminante de l'échec ou du succès du développement. Cette corrélation est même devenue incontournable dans certaines analyses sur les pays en voie de développement qui la déclinent sur le mode négatif puisqu'elles attribuent à la culture de ces mêmes pays les maux dont ils souffrent : sous-développement, crises, impasses de la démocratie, corruption, etc. D'ailleurs, et surtout dans les pays du Sud, la variable culturelle n'a pas toujours été prise en compte dans les études qui se concentrent sur le développement et ses retombées.

La plupart des études faites dans ce domaine ont marqué, pendant longtemps, des préoccupations caractérisées par l'économisme ou des approches institutionnelles et des théories du

choix rationnel. Elles n'intègrent de manière décisive le champ de l'analyse qu'à la faveur de la détérioration croissante, à la fin des années 1980, de la situation économique de bon nombre de pays du Sud, qui met à rude épreuve les systèmes explicatifs globaux, laissant peu de place aux facteurs culturels.

Certains auteurs africains et européens ont évoqué, dans leurs approches, la dimension culturelle des facteurs du sous-développement : Axelle Kabou, Patrick Chabal, Jean-Pascal Daloz et Etienne-Bébbé Njoh, Samir Amin, Fouad Zakariya, Fawzy Mansour, René Dumont et d'autres. C'est ce que nous tenterons de développer plus loin.

La théorisation de la notion de culture doit beaucoup à l'anthropologie, dont elle constitue l'une des préoccupations centrales, comme en témoigne la surabondance des travaux qui s'efforcent d'en donner une définition et d'en cerner les propriétés. Le besoin d'approches et d'instruments nouveaux en matière d'intégration des facteurs culturels dans le développement s'avère donc à la fois indispensable et difficile.

L'élargissement du concept de culture aux modes de vie, systèmes de valeurs, savoirs et savoir-faire, impose un changement radical dans l'approche des objectifs, les voies et moyens de développement, surtout, concernant les sociétés traditionnelles dont « les pratiques culturelles ne sont guère comparables. Elles sont plus larges et plus riches, et leur mode de diffusion fait appel à d'autres moyens »².

Nous tenterons, tout d'abord, de démontrer la conception de la culture en étudiant les différentes analyses du facteur culturel face au sous-développement. Ensuite, nous aborderons quelques points de vues à propos de cette dimension sur le sous-développement en Afrique et dans le monde arabe.

Les ambiguïtés de la culture

Dans son *Dictionnaire de sociologie*, Ferréol estime que « le concept de la culture a subi, en effet, plusieurs évolutions qui s'enchevêtrent, et son acception moderne est fixée depuis moins d'un demi-siècle. Issu du latin *cultura*, le mot culture apparaît en français vers la fin du XIII^e siècle. Il désigne, à l'origine, soit une pièce de terre cultivée, soit le culte religieux. Si ce dernier sens disparaît au-delà du XVI^e siècle, le premier évolue progressivement de l'idée d'un état (la terre cultivée) vers celle de l'action (le fait de cultiver un arpent ou de soigner le bétail). Au cours du XVII^e siècle, le terme commence à s'appliquer par métaphore aux choses de l'esprit, des mœurs, des arts, des sciences. Le sens propre se transpose à un nouveau domaine et prend un sens figuré. La culture devient l'action par laquelle un individu développe, chez lui ou chez les autres, le raffinement des manières, les qualités de l'esprit. Mais le terme garde un statut modeste. Ce n'est pas un mot-clé du lexique des philosophes, et le sens de culture en tant que résultat ou état acquis par une formation de l'esprit n'apparaît quasiment pas. C'est que le mot est en concurrence avec un autre terme, celui de civilisation, bien plus récent (il apparaît dans la seconde moitié du XVIII^e siècle) mais dont l'usage va devenir très vite courant ».³

En somme, la "culture" se comprend de deux façons. Au sens ancien et étroit, elle désigne la "haute culture", celle des "gens cultivés". Mais, dans un sens relativement plus récent, le mot s'applique à l'ensemble des relations que les membres d'un groupe humain entretiennent entre eux ainsi qu'à tous les codes tacites et toutes les pratiques qui régissent ces relations. Or, en particulier chez les professionnels des sciences sociales ou même chez les intellectuels en général, cette seconde acception de la culture, répandue par les anthropologues de la première moitié du XX^e siècle pour qui elle constituait la matrice des valeurs, du style de vie et du système de

significations de chaque communauté humaine, s'est trouvée diabolisée.

« À partir des années 1920, les anthropologues quittent l'approche descriptive des cultures et s'interrogent davantage sur ce qui fonde leur unité : comment expliquer la cohérence qui traverse une culture et lui donne sa tonalité propre ? En définissant la culture à la fois comme système de communication, le linguiste et anthropologue Edward Sapir trace deux grandes directions qui seront poursuivies à partir de l'entre-deux-guerres. La recherche de la cohérence va se faire en exploitant chacune de ces approches et en empruntant à d'autres sciences leurs modèles de compréhension. Ainsi l'école culturaliste américaine, encore appelée *Culture et Personnalité*, s'appuiera sur la psychologie et psychanalyse pour essayer de retrouver dans les composantes d'une culture les mêmes éléments de sens. Pour Ruth Benedict, Margaret Mead, Ralph Linton ou Abram Kardiner, une culture n'est pas déterminée par des éléments objectifs mais par les attitudes devant la vie, par le comportement affectif des membres qui la supportent [...] Chaque culture correspond à une "personnalité de base", c'est-à-dire une configuration psychologique particulière se manifestant par un certain style de vie à partir duquel les individus élaborent leurs variantes personnelles. Cette personnalité modelée par la culture au sein de laquelle elle se développe (et ce, grâce au rôle des "institutions primaires" : famille, système éducatif), l'influencerait en retour en produisant des "institutions secondaires" (mythes, religions, rites et coutumes). On comprend alors l'intérêt fondamental accordé par les culturalistes au phénomène de socialisation ».⁴

On peut aussi se référer à la notion de la culture dans le sens français, c'est-à-dire à travers des œuvres de l'esprit et l'accès des individus à celles-ci par opposition au sens anthropologique décrit par Tylor pour qui *culture* est synonyme de *civilisation*. Dans *La Civilisation primitive*, ce dernier montre que ce mot, « pris dans son sens ethnographique le plus étendu, désigne ce tout complexe

comprenant à la fois les sciences, les croyances, les arts, la morale, les lois, les coutumes et les autres facultés et habitudes acquises par l'homme dans l'état social ».⁵ C'est ainsi que le sociologue français Pierre Bourdieu utilise l'expression de "champ de production des biens culturels" pour parler des pratiques et des activités artistiques et culturelles.

« Le modèle du "champ" permet, tout en reconnaissant au créateur une position centrale, de replacer celui-ci dans l'ensemble des interactions (offre/demande) que les autres agents (public, critiques, diffuseurs), développent entre eux. La création culturelle ne peut plus alors être posée dans un vide social mais doit être saisie comme un moment dans les relations, souvent conflictuelles, que les agents du champ entretiennent entre eux »⁶.

Pour Rocher, « la culture est un ensemble de manières de penser, de sentir et d'agir, plus ou moins formalisées, qui, étant apprises et partagées par une pluralité de personnes, servent d'une manière à la fois subjective et symbolique, à constituer certaines personnes en collectivité particulière distincte »⁷. Elle ne se situe pas seulement dans le passé. Elle évolue à cause des influences externes et du fait que les personnes innovent et créent de nouveaux traits culturels. Dans toute culture donnée, il y a par conséquent certains éléments qui sont hérités, et d'autres qui sont adoptés et innovés.

Panhuys insiste sur le fait que l'éthique prime sur le matériel dans un monde qui se transforme rapidement : « La culture devient centrale parce que dans un monde en voie de transformation rapide, où s'écroulent des pans entiers de la civilisation matérielle, où s'effritent les représentations comme les éthiques et les références individuelles et collectives, les êtres humains éprouvent des nostalgies accrues, voire des désirs éperdus, à l'égard de tout ce qui leur apparai(ssai)t faire le charme rassurant, jouissif, de la vie quotidienne [...]. Elle le devient aussi parce que dans une société de plus en plus fondée sur l'information, la communication et la connaissance, la créativité tend

à l'emporter. Elle le devient enfin et surtout parce que sous l'effet conjugué de la triple révolution-économique, numérique, génétique – qui nous assaille, le monde prend l'allure d'une énorme machine servant à marchandiser, technologiser, scientiser. Donc déshumaniser, déculturer. Ceux qui ne s'y intègrent pas risquent d'être impitoyablement broyés ou exclus »⁸.

Selon ce point de vue, la "pseudo-culture" est le but de l'occidentalisation qui a perdu ses bases et ses repères. Panhuys affirme que les facteurs immatériels (le symbolique, l'affectif, le religieux et l'éthique) acquièrent un pouvoir renouvelé.

La culture est un mécanisme complexe qui se compose de conditions sociales, économiques, politiques et généralement humaines. Il est vain d'espérer un usage unifié de ce terme. En effet, plusieurs représentations essaient d'expliquer le mythe de la culture. Dans certaines approches, on voit que la structure de la personnalité est étroitement dépendante de la culture caractéristique d'une société particulière, entendant par culture notamment le système des valeurs fondamentales de la société (Kardiner, McClelland). Alors que d'autres estiment que chaque société tend à constituer une totalité culturelle originale. Des sociétés semblables, en fonction de leur degré de développement économique, peuvent être, comme tendent à l'admettre le sens commun et l'expérience immédiate, profondément différentes d'un point de vue culturel (Linton).

Un autre groupe d'auteurs voit le système de valeurs des sociétés comme caractérisé par des valeurs dominantes ou modales (C. Kluckhohn, R. Benedict, T. Parsons, M. Mead). Pour un quatrième groupe, la culture d'une société tend à s'organiser en un ensemble d'éléments cohérents complémentaires entre eux. Enfin, une partie voit l'homme vivre dans un univers symbolique créé par lui. Toute réalité est, pour lui, symbolique. Ses jugements, évaluations et perceptions sont tous relatifs au système culturel auquel il appartient. Selon cette

perspective, la culture est la mesure de toutes choses (Herskovits, Cassirer).

2. Culture et développement

« Dans le cercle des sciences sociales, l'échec des conceptions déterministes (structuralisme, économisme) laissait place, à la fin des années 1970, à un retour du culturel. À un niveau général, les réflexions portent sur la nécessité de privilégier les valeurs et les représentations qui donnent un sens au développement. Elles rejoignent le courant de plus en plus affirmé, pour la réhabilitation de l'imaginaire et du symbolique dans les sciences humaines »⁹.

Toute culture donnée possède plusieurs dimensions :

1. *symbolique* (valeurs, traditions, coutumes et religion ou plusieurs religions différentes) ;
2. *sociétale*, modèles organisationnels pour les liens et le soutien au sein de la famille et de la communauté, systèmes de gestion, systèmes politiques pour la prise de décisions et le contrôle social) ;
3. *technologique* (compétences techniques, savoir-faire, agriculture etc.).

La réflexion critique a donné naissance aux conférences intergouvernementales sur les politiques culturelles à Mexico en 1982, proclamant que « toute culture représente un ensemble de valeurs unique et irremplaçable, puisque c'est par ses traditions et ses formes d'expressions que chaque peuple peut manifester de la façon la plus accomplie sa présence au monde. L'affirmation de l'identité culturelle contribue donc à la libération des peuples ? Un tel discours doit, encore une fois, servir les États. De toutes les identités culturelles possibles, la seule envisagée est celle qui consolide l'État, c'est-à-dire l'identité nationale. Or, très souvent, l'unité de la nation, en l'absence d'un marché généralisé, n'est qu'une illusion; elle est surtout un leurre

pour laisser croire que l'État est l'expression manifeste d'une totalité sociale ». ¹⁰

À l'occasion de cette conférence, l'idée de culture est érigée en élément fondamental de la vie de chaque individu et de chaque communauté, et le développement – dont les objectifs suprêmes doivent viser l'humanité – prend par conséquent, une dimension culturelle.

C'est en effet, la culture constitue « la source et la finalité du développement, qui lui donne élan, qualité, sens et durée et qui donne un visage aux promesses de demain. Tout effort de développement qui ne s'appuierait pas sur le riche potentiel créateur qu'offre la culture risque donc, non seulement, d'être voué à l'échec, mais aussi de porter atteinte à la diversité des cultures et à leur dynamisme, qui se nourrit de l'échange et du dialogue » ¹¹.

Pour l'économie de la connaissance, la culture est devenue le centre de la lutte locale, nationale et mondiale pour le leadership, en matière d'idées, croyances, conceptions et valeurs qui influencent notre monde. Les médias, les arts et les entreprises culturelles sont des phénomènes politiques importants parce qu'ils ont la capacité d'influencer, renforcer ou contester l'hégémonie de ceux qui dirigent notre monde, nos pays, communautés, institutions ou organisations.

Dans un monde postcolonial, post-apartheid, la culture, les biens culturels et les médias peuvent servir, consciemment ou non, de véhicules importants de néocolonialisme, non seulement aux individus mais encore aux nations. Ils ne sont pas neutres, car ils servent des intérêts particuliers. C'est pourquoi il est nécessaire de prêter attention à la culture et à son rôle dans l'économie mondiale, dans les relations entre les puissances mondiales et au sein même des nations.

En ce qui concerne la culture, le développement est perçu comme un mécanisme complexe qui cherche à surmonter les conditions sociales, économiques et humaines difficiles que le

colonialisme et l'apartheid ont créé dans les pays ou communautés qui les ont subis. Le développement vise à donner à ces pays ou communautés les compétences, la technologie, l'accès à l'information, les moyens financiers et autres ressources qui leur permettront d'être relativement autonomes sur le plan économique, maintenant qu'ils le sont sur le plan politique.

En fonction des conditions particulières et du legs du colonialisme ou de l'apartheid, les pays en développement définissent différemment le développement et leurs propres besoins à cet égard. Mais bien que le développement se comprenne et soit nécessaire dans les contextes de la post-colonisation et du post-apartheid, il ne sert pas toujours les mêmes intérêts. Par exemple, pour les multinationales, le développement se définit simplement par les compétences et ressources minimales que les communautés post-coloniales requièrent pour continuer à fournir une main-d'œuvre relativement qualifiée mais bon marché, capable de produire les marchandises qui engendrent des profits ailleurs. Le terme peut aussi s'appliquer au développement de marchés, réels ou potentiels (dont les populations sont suffisamment alphabétisées et nanties), et vers lesquels on exporte ou vend, afin d'en faire bénéficier des actionnaires étrangers. Autre exemple : pour les nouvelles élites des pays ou communautés de la post-colonisation ou du post-apartheid, le développement sert de rhétorique ainsi que l'on dit "au service du peuple", mais les formes qu'il peut adopter (politiques et économiques) ou les priorités choisies ne réfléchissent souvent que les intérêts économiques et sociaux à court terme de ces élites (généralement en collaboration avec les anciens colonisateurs ou bénéficiaires de l'apartheid) au détriment des intérêts de la majorité des citoyens.

À l'autre extrémité de l'équation du développement, les gouvernements qui fournissent l'aide, directement ou par l'entremise d'agences spécialisées, ne souhaitent parfois qu'"acheter" l'influence de leurs homologues locaux, afin d'accroître leur influence politique

dans la région ou sur la scène internationale. Il est également possible qu'ils souhaitent être bien considérés ou, simplement, ouvrir la voie à leurs multinationales qui signeront des contrats préférentiels et autres ententes "de développement" avec les pays en question.

Quels que soient les motifs du développement, quels que soient les intérêts qu'il sert, ce dernier n'est pas plus neutre que la culture. Soit c'est un protagoniste de la lutte pour la propriété, le pouvoir ou le leadership ; soit il existe pour permettre à un groupe particulier d'en tirer le profit maximal. Les legs que le développement essaie de rectifier sont très concrets: manque de logements, illettrisme, insuffisance des soins médicaux, chômage, etc. En général, les stratégies trouvent leurs origines dans les modèles économiques et sociaux de l'Europe ou du monde occidental.

La dimension culturelle du développement

Selon Fabrizio, la prise en compte de la dimension culturelle dans le développement « consiste donc à repérer, puis à "opérationnaliser" et enfin, à gérer les situations de conflits ou de compatibilité entre les cultures des sociétés pré-industrielles et la culture du développement, de manière à promouvoir un développement à la fois économique et humain. C'est à cette condition seulement qu'il sera possible de disposer des moyens pratiques d'actions de développement dont le succès économique ne compromettra pas les aboutissements humains. Dans ce cadre, on peut apprécier correctement les progrès et les limites des résultats déjà obtenus dans le sens de la prise en considération théorique et pratique des facteurs non économiques du développement et des moyens nouveaux à créer à cet effet ».¹²

L'intégration de cette dimension peut nous aider à acquérir une approche moins réductrice et plus inclusive. Pour ce faire, les partenaires du développement, et en particulier les personnes impliquées dans les programmes concernés, doivent concentrer tous

leurs efforts à l'intégration de la culture dès le tout début. Par ailleurs, il est utile de considérer celle-ci à la fois comme un moyen de faire face aux influences négatives et aux pressions d'une part, et comme une réponse créative à la relation qu'ont les personnes avec elles-mêmes, avec les autres, avec la communauté et avec l'environnement d'autre part.

Dans les premiers temps, les experts du développement ont peut-être utilisé l'expression de *capital social* sans trop d'inventaire préalable, par simple imitation et simplement parce qu'elle commençait à se diffuser chez les économistes. Mais qu'importe après tout, d'autant que « la prise en compte de la culture ne pouvait que se trouver très naturellement associée à leur réexamen fondamental des tâches complexes qu'ils effectuaient au sein des grandes agences régionales ou internationales de l'aide. La culture revenait de loin, car elle avait été perçue pendant des décennies comme un facteur qui paralysait le changement plutôt que comme un point d'appui possible du développement »¹³.

Ajoutons avec Zaoual qu'« à la suite des échecs répétés des modèles et des projets de développement dans de nombreux pays du Sud, la dimension culturelle est devenue un objet de réflexion pour l'ensemble des sciences sociales. C'est durant les années 1980, suite à la montée en puissance des crises financières touchant les pays pauvres, que l'intérêt porté aux relations entre les cultures, voire les religions et le développement s'est affirmé non seulement d'un point de vue académique, mais aussi et surtout au plan de la recherche-action menée par les organisations de terrain ».¹⁴

Si nous considérons que le développement est déterminé par la culture au sens de la prospérité humaine, il devient inutile de chercher des relations entre la culture et le développement, puisque la première est à la base même de ce développement. En revanche, dans la mesure où le développement est apprécié comme un processus de croissance économique, la culture est un instrument qui doit porter

cette croissance au même titre que n'importe quels autres domaines de l'activité humaine et il devient alors plus difficile d'établir des liens entre l'économique, le social et la culture. D'ailleurs, nous pouvons estimer que la culture est la base englobant tous les facteurs et variables qui permettent l'épanouissement et le développement dans une société donnée.

Vers une nouvelle approche culturelle (site d'appartenance)

Dans ces nouvelles perspectives, nous pouvons évoquer le *site d'appartenance*¹⁵. Le fondateur de cette approche, Hassan Zaoual, indique qu'« un site, en tant que "patrie imaginaire", est, avant toute chose, une entité immatérielle, invisible. Il imprègne souterrainement les comportements individuels, collectifs et toutes les manifestations matérielles d'une contrée donnée (paysage, habitat, architecture, savoir-faire et technologiques, outils, etc.). De ce point de vue, c'est un patrimoine vivant qui tire sa consistance de l'espace vécu des acteurs. Sa *boîte noire* renferme les mythes fondateurs, les épreuves endurées, les révélations, les évolutions traversées, les influences subies ou adoptées par un groupe humain ».¹⁶

L'auteur affirme que l'ensemble de cette entité culturelle renforce l'identité transmise de génération en génération. Cette identité donne un *pattern* qui se distingue de la notion de *site*. Cette caractérisation présente une similitude rencontrée avec d'autres groupes, soit proches soit éloignés. Selon lui, cette unicité met en place les sites, des plus petits aux plus grands et finalement l'ensemble de l'humanité : la cause en est la mise en place des caractérisations de chaque milieu social. Comme l'affirme l'auteur, l'humanité est une et diverse.

Zaoual poursuit : « Tout site est singulier tout en étant ouvert sur son environnement. Sa singularité se nourrit de ces diversités. Ces imbrications lui interdisent tout repli total et barrent la route à toute lecture uniformisante de son passé et de ses propres traditions. Qui

cherche la pureté, trouvera de la destruction ! Cet avertissement est valable aussi bien pour le culturalisme statique que pour l'économisme réducteur, d'où les principes pluralistes de la "*sitologie*". Le site contient naturellement un code de sélection qui institue des "douanes invisibles" quant au mixage des influences, "*alchimie*" secrète dont sont le théâtre les identités culturelles. Ces métamorphoses sont le signe d'une dynamique ouverte et indéterminée. De la même façon que les croyances partagées imprègnent les conceptions du monde, les concepts qui se drapent de scientificité n'y échappent pas et ne sont que des mythes rationalisés. Ainsi, les connaissances, les modèles, les théories et, plus concrètement, le savoir social sont fortement influencés par la cosmovision du site. Cette relativité suggère que chaque "*territoire*" a sa propre *boîte conceptuelle* qui le guide dans ses pratiques quotidiennes. De cette profondeur surgit, à la surface de faits plus ou moins visibles, une troisième boîte, la *boîte à outils*. Celle-ci renferme son savoir-faire, ses modes d'exploitation de l'environnement... Tout indique que savoir-faire est intimement lié à un savoir-être. Croire pour croître ! ». ¹⁷

Les comportements économiques, qui sont façonnés dans et par le site, ne peuvent être décontextualisés. Ils sont des constructions sociales qui ne peuvent se dérouler sans moteurs symboliques. Dès lors, cette notion regroupe une pluralité de configurations ; les sites peuvent, en effet, concerner des entités microscopiques tels qu'un groupe humain, une entreprise ou une communauté ethnique, ou des entités macroscopiques tels qu'une nation, une région, ou une civilisation.

Selon Zaoual, aucune loi économique ne peut échapper à l'influence du site, et toute prétention à l'universalisme est vaine, on passe ainsi d'un *homo œconomicus* à un *homo situs* ¹⁸ dans le cadre d'une rationalité située. Contrairement aux approches dites standard, l'approche sitologique envisage le développement et le

fonctionnement de toute économie à partir de ses singularités institutionnelles et sa culture.

Ainsi, la notion de « site, étant de nature holiste, permet de mieux comprendre les logiques des modes de coordination non marchands. Ceux-ci impliquent des conventions et des codes collectifs. Ce qui fait du site qui les signifie une sorte de contrat moral entre l'individu et le groupe. C'est une structure collective de régulation, *Gouvernance Structure*, qui assure la *bonne vie* de la communauté »¹⁹.

La théorie des sites symboliques d'appartenance constitue une synthèse des différents aspects qui appliquent l'analyse du développement. La notion de *site symbolique* n'est pas le fruit du hasard, mais l'aboutissement des travaux de recherches du GREL dans le cadre du Réseau Sud-Nord Cultures et Développement à Bruxelles. Ces constitutions ont mis en lumière « le rôle moteur des croyances, représentations et motivations (individuelles et collectives) qui animent les acteurs locaux et palpitent au cœur de tout site socioculturel. L'importance accordée aux sites symboliques d'appartenance n'est donc pas l'effet d'une mode passagère, friande d'identités et d'exceptions culturelles. Elle s'inscrit dans des courants de réflexion et d'action beaucoup plus profonds et anciens, alimentés par tous ceux et celles – organisations et institutions diverses, mouvements sociaux, politiques et/ou religieux variés, chercheurs, experts, artistes, professionnels, intellectuels, militants d'origines et d'horizons multiples – qui, face aux échecs du développement, à la montée des inégalités, à l'essor des intégrismes et aux déficits démocratiques, intègrent dans leur démarche les facteurs socioculturels et politiques susceptibles de révéler le sens implicite des pratiques et stratégies des acteurs locaux »²⁰.

Zaoual prône la nécessité d'une approche pluridisciplinaire, multiculturelle, autocritique, prudente. Cette théorie, en construction, s'inspire pour une large part des réflexions épistémologiques de Serge Latouche, de l'économie des conventions, ainsi que des travaux de Philippe Hugon sur l'économie de l'Afrique. Elle puise également dans certains travaux sur le changement organisationnel et les systèmes productifs locaux.

Partant de ces différents apports, cette théorie préconise une approche multidisciplinaire du développement en accordant une place prépondérante aux dimensions culturelles et symboliques. À la rationalité optimaliste traditionnelle, elle oppose une rationalité située et passe ainsi d'un *homo œconomicus* à un *homo situs*. La théorie des sites symboliques se fonderait sur une ethnoéconomie du développement, basée sur les acteurs et leur interprétation des réalités économiques et sociales.

Nous pourrions conclure que le site s'appréhende à plusieurs niveaux : il définit un espace symbolique commun tout en incluant la possibilité de conflits de valeurs en son sein mais également avec d'autres sites. Le caractère mélangé, "mosaïque" ou "feuilleté" de tout système social ainsi révélé, rompt avec l'uniformité prétendue du modèle économique dominant. Dès lors, les sites, définis comme des entités mosaïques et dynamiques sont bien trop complexes pour être assimilés à des machines sociales laissant prévoir avec exactitude les conséquences de toute évolution endogène ou exogène. En effet, cette diversité peut se traduire par une conception de la rationalité plurielle située dans la théorie des sites symboliques.

La théorie des sites²¹ symboliques

Selon cette théorie, l'individu est considéré comme étant inséré dans un espace pluridimensionnel. Cet individu, qui détermine son comportement en fonction de cet espace économique, juridique, cognitif et symbolique, est ainsi défini comme un *homo situs*.

« Le but de la notion, en question, n'est pas purement conceptuel mais permet de rendre compte des paradoxes des pratiques du développement. Cette notion a une double domination : économique et culturelle. La notion du site essaye de répondre à ce défi en fusionnant les pratiques et les croyances. Le site est avant tout un ensemble de *divinités* (croyances, vérités et épreuves de réalités locales...) Du dehors, un site symbolique peut s'interpréter comme une espèce d'outil *mental* qui permet de situer le *point fixe* culturel et pratique autour duquel gravitent les comportements d'un groupe humain donné. C'est une manière d'identifier l'identité partagée d'un ensemble d'individus qui croient, pensent et agissent conformément à un système de valeurs. En effet, le site est une façon de croire, de penser et d'agir. Ces différents niveaux sont inséparables. Les systèmes de valeurs sont aussi des systèmes de normes et de relations, donc de comportement [...] Les sites sont des processus de ce qui les entoure : traditions, acteurs et environnement extérieur ». ²²

Selon Fouad Nohra, cette théorie « trouve son ultime fondement épistémologique dans un double projet entrepris par Serge Latouche :

1. le premier, exprimé dans *Épistémologie et Économie*, a consisté à replacer le culturel au centre du procès d'accumulation ;
2. le second, développé dans le Procès de la science sociale, consiste à remettre en cause l'approche systémique, propre aux marxistes, en vue d'une sociologie compréhensive intégrant de nouveaux principes épistémologiques [...].

C'est, toutefois, le travail théorique novateur de Hassan Zaoual qui, fondé sur ces présupposés, a construit le concept de site symbolique, et rendu lisibles les dynamiques propres aux sociétés qui ne sont pas parvenues à endogénéiser les modèles prétendument

universels de développement économique. L'économie politique se heurte à la perversion de ses propres lois, voire à l'invalidation des ces dernières. La critique marxiste se heurte à l'irréductibilité d'espaces symboliques demeurés pour elle illisibles. La théorie des sites symboliques permettrait-elle de déchiffrer ce qui, jusqu'alors, est demeuré illisible ? »²³.

Zaoual essaierait d'englober toutes les approches théoriques et les idées explicatives au domaine socioéconomique et culturel dans une *multiplicité des sites symboliques d'appartenance*. Dans cette optique, Panhuys explique que « la méthode des sites symboliques permet d'appréhender la réalité vivante dans une optique à la fois inter/intra/multi/trans-disciplinaire /culturelle / religieuse /active /subjective / générationnelle. Mieux que toute autre, elle est à même de prendre en compte la diversité des pratiques comme la complexité et la variabilité des situations locales dans les termes qui sont ceux vécus par les actrices et acteurs locaux. Elle est encadrée et encadrante dans un cadre socioterritorial, physique et mental adapté. Il ajoute que *cette mise en perspective sitologique* permet de relativiser les logiques, souvent multiples, des acteurs individuels et collectifs, en les situant dans les espaces, les temps, les mondes de sens dans lesquels vivent, agissent, réagissent, pensent et se pensent ces mêmes actrices et acteurs »²⁴.

Proximité entre culture et développement

Le site symbolique, selon cette théorie, est un outil pertinent qui associe l'économie et le culturel. « Il est le lieu d'articulation entre les représentations, valeurs et symboles d'un groupe d'individus donné, d'une part, et les pratiques de ce même groupe, d'autre part. La place du culturel y est centrale, dans la mesure où, comme l'affirment tant Latouche que Zaoual, c'est à partir du culturel que l'on peut comprendre la dynamique du développement économique. C'est une illusion, dit Zaoual, de croire que l'économie et la technique peuvent fonctionner sans moteurs symboliques mobilisateurs, en d'autres

termes, sans l'impulsion des croyances et des motivations profondes des acteurs locaux. Mais en même temps, le culturel n'est pas étudié par une approche structurale : il ne s'agit pas d'un niveau de structures déterminé par des lois, mais d'un lieu où se produit du sens. C'est pourquoi, la notion de site s'est développée dans le cadre d'une épistémologie non déterministe. Cette dernière est ici utilisée en vue de définir l'environnement social de l'action. Loin d'être un système autorégulé, la société est un lieu où la dynamique des acteurs (individuel ou collectifs) est productrice de désordre [...] La théorie des sites symboliques se fonde sur un présupposé, celui de la faillite, dans les sociétés "non-occidentales", du développement induit par l'État »²⁵

Dans ce contexte, les théories de la crise de l'État dans les sociétés du Sud se sont multipliées, depuis que s'est amplifiée la crise des modèles de développement planifié, ou simplement induit par l'État. Les théories du développement ont changé de trajectoire, marginalisant les thèses et programmes qui faisaient de l'État le centre du processus d'accumulation et de développement, comme dans le cas des sociétés arabes, puisque les crises d'État se sont multipliées depuis le milieu des années 1980.

Le concept de site symbolique a pour fonction de mettre en évidence, selon Nohra, deux principes directeurs, à savoir que « l'activité économique est inséparable de la dimension symbolique, donc de l'ensemble des représentations, valeurs et croyances des acteurs. En second lieu, le principe selon lequel les principaux acteurs du développement sont des micro-espaces locaux »²⁶.

Il est important de savoir que ce site est considéré comme un lieu où se produisent l'ensemble des significations communes, aussi bien que celui des normes qui organisent les comportements individuels. « Dans chaque organisation sociale, et le site en est une par excellence, il y a des mythes fondateurs qui donnent sens aux valeurs, rites, règles et conduites. Le site se présente aussi comme une

mise en forme des relations et par là même, il a des fonctions économiques et sociales anti-chaos. Il joue aussi un rôle de *stabilisateur psychologique* puisqu'il s'apparente aussi à un *système psychique organisationnel*.»²⁷

Les sites sont des points d'ancrage, des repères collectifs qui filtrent et absorbent en permanence le chaos extérieur. À ce propos, Zaoual estime que l'échec du développement se produit à cause des modèles étouffés et débauchés par les sites. Les effets escomptés ne sont pas atteints car les activités programmées se dégradent et se détruisent, débouchant sur une dépendance augmentée ainsi qu'une désarticulation économique et sociale de sociétés sous-développées. L'auteur préconise un changement des procédures qui établissent une culture de développement. Cette dernière constituerait la base du développement économique ; c'est pourquoi l'alternative *sitologique* de Zaoual propose un développement alternatif qui favorise les acteurs locaux sans intervention extérieure.

Conclusion

Il existe une multitude de raisons susceptibles d'expliquer pourquoi le Tiers-Monde n'est pas parvenu à engager son développement. Toutefois, la situation varie d'un pays à l'autre tandis que nombre de ces raisons n'ont pas empêché, sous d'autres latitudes, que le développement économique s'enclenche néanmoins. Il faut donc tenter de hiérarchiser ces facteurs, pour comprendre où se trouvent les principaux éléments de blocage.

Plusieurs facteurs peuvent prendre en compte le sous-développement, qu'il est possible de ramener à l'insuffisance de la croissance du PIB, lequel peut représenter une part non négligeable de l'activité économique, quand ce n'est pas son recul, comparée à la croissance démographique.

Alors, pourquoi la croissance ne s'est-elle pas enclenchée dans les pays du Tiers-Monde ? On peut avancer des explications économiques, qui font appel aux raisonnements classiques et qui sont pertinentes, et politiques, ainsi que des raisons culturelles, qui permettent de comprendre pourquoi l'économie classique ne fonctionne pas dans ces pays comme ailleurs. Il ne s'agit pas de présenter une approche en termes de relativisme culturel mais de constater qu'il existe dans ces pays un environnement qui leur est propre, produit d'une histoire et d'une culture spécifiques, au sens de représentation du monde, dont il n'a pas toujours été tenu compte.

Il est utile de considérer la culture à la fois comme un moyen de faire face aux influences négatives et aux pressions, et comme une réponse créative à la relation qu'ont les personnes avec elles-mêmes, avec les autres, avec la communauté et avec l'environnement. Toute culture donnée possède plusieurs dimensions : d'abord, une dimension *symbolique* qui compose les valeurs spirituelles et la religion ; ensuite, une dimension *sociale* composée de toutes les organisations et institutions politiques et de système de gestion pour la prise de décisions et pour la résolution des conflits, et enfin une dimension *technologique* qui se compose de toutes les compétences : techniques, savoir-faire, agriculture, architecture et art.

Nous pouvons constater que la réalisation du développement ne peut se faire sans l'existence d'une culture sous-jacente qui l'autorise. Si le système des valeurs contribuant au succès diffère selon l'époque, l'environnement et les caractéristiques de chaque peuple, quelques-unes de ces valeurs semblent positives. L'ouverture vers l'extérieur ou la nouveauté permet d'élargir le champ des solutions envisageables. Cela ne signifie pas que tout ce qui vient de l'extérieur ou est nouveau doit être adopté mais simplement doit être observé et éventuellement analysé s'il paraît présenter de l'intérêt. Cela conduit à une autre valeur favorable au développement : la rationalité, qui se traduit, par exemple, par la mise au point de

solutions pour atteindre des objectifs ou, plus simplement, répondre à des questionnements.

Cependant, les éléments principaux de la réalisation du développement dans les pays du Tiers-Monde en général, et dans les pays en voie de développement en particulier, sont les ressources humaines, aspect déterminant du processus de développement et qui devraient donc être traitées comme telles : démocratie, éducation, formation, santé, etc., et au-delà, l'engagement de la population dans la participation à ce processus qui serait un facteur dynamique et durable.

Enfin, nous considérons avec Zaoual que le retour à la culture s'inscrit dans un contexte particulier, celui des impasses du paradigme de développement dans les pays du Sud. Dans cette optique, Zaoual estime en effet, que « la culture devient un thème carrefour y compris pour la problématique des pays du Sud dont l'évolution est chaotique de par la non-prise en compte de leur singularités dans les modèles de la science technocratique du développement. et, ici, le retour à des identités affirmées est encore plus foudroyant en raison de l'effondrement du paradigme du développement et de l'ensemble des modèles de changement économique qu'il a inspirés »²⁸.

Nous estimons que la théorie des sites symboliques d'appartenance, fondée par Hassan Zaoual, nous permet de chercher les conditions d'une éthique qui puisse être partagée par tous, par-delà les convictions, les valeurs et croyances de chaque "site". Une morale universelle qui ne s'appuie pas sur une vérité supérieure, mais plutôt sur un accord minimum admettant le dialogue et la vie en commun.

Ressources

-
1. AFRWEDSON Anders (1996), « Peut-il y avoir développement sans culture ? », in GUICHAOUA André (sous la dir. de), Questions de développement. Nouvelles approches et enjeux, Paris, L'Harmattan, p. 88.
 2. FERRÉOL Gilles (sous la dir. de) (2002), Dictionnaire de sociologie, 3e éd., Paris, Armand Colin (1re éd. : 1991), p. 41.
 3. *ibid.*, p. 39.
 4. *ibid.*, pp. 40-41.
 5. TYLOR Edward B. (1878), La Civilisation primitive, trad. fr., Paris, Libraires (1re éd. en langue anglaise : 1871), p. 1.
 6. FERRÉOL Gilles (sous la dir. de) (2002), *op.cit.*, p. 43.
 7. BRÉMOND Janine et GÉLÉDAN (1987), Dictionnaire des théories et mécanismes économiques, Paris, Hatier, p. 26.
 8. PANHUYS Henry (2004), La Fin de l'Occidentalisation du monde ? De l'unique au multiple, Paris, L'Harmattan / GREL / Réseau Sud-Nord Cultures et Développement, p. 29.
 9. GUICHAOUA André et GOUSSAULT Yves (1993), Sciences sociales et développement, Paris, Armand Colin, p. 93.
 10. RIST Gilbert et FABRIZIO Sabelli (1986), Il était une fois le développement..., Lausanne, Éditions d'En bas, p. 136.
 11. GUICHAOUA André et GOUSSAULT Yves (1993), *op. cit.* p. 141.
 12. FABRIZIO Claude et al. (1994), La Dimension culturelle du développement vers une approche théorique, Paris, éd. UNESCO, p. 88.
 13. HERMET Guy (2000), Culture et développement, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, pp. 77-78.

14. Zaoual, in FERREOL Gilles et JUCQUOIS Guy (sous la dir. de), (2003), Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles, Paris, Armand Colin, p. 83.

15. Hassan Zaoual est semble-t-il, le premier à avoir utilisé l'expression de site symbolique d'appartenance pour désigner cette réalité à la fois immatérielle et matérielle, stable et mouvante, que chaque être ou groupe humain porte en lui et avec lui, un même individu ou groupe pouvant d'ailleurs appartenir à plusieurs sites. La méthode des sites ainsi que les notions ou concepts dérivés, en particulier celui d'homo situs, sont abondamment développés dans sa thèse de Doctorat d'État ès Sciences économiques, Du rôle des croyances dans le développement économique, Université de Lille I, mars 1996.

16. Zaoual, in FERREOL Gilles et JUCQUOIS Guy (sous la dir. de), (2003), Dictionnaire de l'altérité op. cit. p. 320.

17. ZAOUAL Hassan (2005), Socioéconomie de la proximité. Du global au local, Paris, L'Harmattan, pp. 20- 21.

18. C'est l'homme social, pensant et agissant dans une situation donnée, véhiculant les sens du moment, celui de sa situation avec tout le poids du passé et du changement qui s'impose. C'est donc à l'intérieur de multiples contingences qu'il exerce son comportement économique. Contrairement à l'homo œconomicus, l'homo situs communique avec son milieu.

19. Zaoual, in KHERDJEMIL Boukhalfa et al, (sous la dir. de) (1998), Territoires et dynamiques économiques. Au-delà de la pensée unique, Paris, L'Harmattan, p. 37.

20. *ibid*, pp. 10-11.

21. « Situer veut dire ici avant tout : indiquer le site. Cela signifie ensuite : être attentif au site. Ces deux démarches, montrer où est le site et se rendre attentif à lui, sont l'acheminement préparatoire à une situation. Mais nous aurons fait preuve déjà d'assez d'audace si, dans ce qui va suivre, nous nous contentons de ces démarches préparatoires. La situation, quand elle répond à

un acheminement véritable, aboutit à une question. Celle-ci questionne en direction de la contrée à laquelle appartient le site... La situation médite le site » (Martin Heidegger, 1959-1976, cité par Zaoual, 2005, p. 23).

22. Zaoual, in KHERDJEMIL Boukhalfa et al, (sous la dir. de) (1998), Territoires..op. cit. pp. 38-39.

23. Nohra, in LATOUCHE Serge et al (1999), « De la raison économique à la théorie des sites symboliques », Critique de la Raison économique. Introduction à la théorie des sites symboliques, Paris, L'Harmattan, p. 25.

24. PANHUYS Henry (2004), La Fin de l'Occidentalisation..op. cit. p. 50.

25. Nohra, in LATOUCHE Serge et al (1999), « De la raison ..op. cit. pp 42-43.

26. *Ibid*, p. 46.

27. Zaoual, in KHERDJEMIL Boukhalfa et al, (sous la dir. de) (1998), Territoires..op. cit. p. 37.

28. ZAOUAL Hassan (2006), Les Économies voilées du Maghreb. De la technique à l'éthique, Paris, L'Harmattan, p. 210.